

Une trentaine de sociologues ont parcouru la place de la République en interrogeant les participants à Nuit Debout. Ils partagent ici les premiers enseignements tirés de ces centaines d'entretiens. [[Ce texte est paru sur le site Reporterre le 17 mai 2016. Source : <http://reporterre.net/Qui-vient-a-Nuit-debout>

Stéphane Baciocchi (EHESS), Alexandra Bidet (CNRS), Pierre Blavier (EHESS), Manuel Boutet (université de Nice), Lucie Champenois (ENS Cachan), Carole Gayet-Viaud (CNRS), Erwan Le Méner (EHESS) sont chercheurs en sciences sociales.

Sur Nuit Debout, on a tout entendu : “la moyenne d’âge est de 25 ans”, c’est “un entre-soi de bobos parisiens”, on n’y trouve “aucun vrai prolétaire”, mais “une bourgeoisie blanche urbaine”, “des SDF et des punks à chien qui boivent de la bière”, “un rassemblement d’étudiants déclassés, de militants de l’ultra-gauche et de semi-professionnels de l’agitprop”... Ces énoncés, souvent tranchants, mobilisent des catégories toutes faites, disent quoi penser, clament ce que le mouvement est, doit ou ne doit pas devenir, négligent les ordres de grandeur, hiérarchisent les endroits ou les moments de la place, le « vrai » et le « faux » Nuit Debout. Nous plaidons ici pour une autre approche : commencer par établir les faits, en enquêtant collectivement.

Depuis les premiers jours de Nuit Debout, une trentaine de chercheurs en sciences sociales se sont relayés à Paris, place de la République. Nous y avons travaillé durant six soirées, entre le 8 avril et le 13 mai, de 17 h à 22 h 30. À ce jour, près de 600 personnes ont répondu à notre questionnaire, passé en face-à-face sur la place. Contrairement à nos craintes, les refus de participer à l’enquête ont été rares : les personnes rencontrées, même de culture anarchiste ou libertaire, ont plutôt perçu l’enquête comme un prolongement de leur propre questionnement, et l’occasion de contribuer à une description mieux fondée que celles des observateurs pressés qui saturent les médias. L’analyse de ces données, produites parallèlement à une ethnographie, commence à peine. Mais les 328 premiers questionnaires exploités dissipent déjà bien des idées reçues sur les gens « debout » au cours des premières semaines du mouvement.

Des jeunes ?

Non : les personnes présentes n’ont pas principalement la vingtaine. La palette des âges est en réalité très large et varie suivant les heures. Entre 18 h et 18 h 30, par exemple, la moitié de la population a plus de 33 ans. Et une personne sur cinq a plus de cinquante ans. Des hommes ? La population sur la place est bien aux deux tiers masculine. Cela peut s’expliquer en partie par le lieu – un espace public urbain – et les horaires tardifs, qui ne favorisent pas la présence des femmes, du fait de possibles engagements familiaux et de l’exposition au harcèlement de rue. Cette distribution inégale est l’objet de réflexions et d’actions au sein du mouvement, en commissions féministes comme en Assemblée générale. Des Parisiens ? *Le Figaro* écrivait que les gens viennent « d’abord des quartiers centraux de Paris ». Or les quartiers les plus représentés sont plutôt ceux de l’Est parisien, comme le montre la carte des lieux de résidence, et 37 % des participants habitant en Ile-de-France viennent de banlieue. Un participant sur dix n’habite pas même en région parisienne.

Un entre-soi de diplômés, sans catégories populaires ?

En première approximation, oui : la majorité des participants est diplômée du supérieur long (61 %), alors que ce n’est le cas que du quart de la population française. Mais l’image se

brouille à y regarder de plus près : non seulement le taux de chômage est de 20 % parmi les participants, soit le double de la moyenne nationale ; mais on compte 16 % d'ouvriers parmi les actifs - trois fois plus qu'à Paris, et autant que dans l'Ile-de-France prise dans son ensemble. Une fête apolitique ? Plus d'un tiers des personnes a participé à une manifestation contre le projet de loi El Khomri. La proportion des enquêtés déclarant avoir déjà été membre d'un parti politique est même remarquable dans un contexte de désaffection militante : 17 %. Et 22 % ont déjà cotisé à un syndicat. Les engagements citoyens, associatifs ou caritatifs sont également très représentés : plus de la moitié en ont eu un ou plusieurs (aide aux réfugiés, aux sans-papiers, maraudes, associations de parents, de quartier, défense de l'environnement, soutien scolaire, festivals, cafés associatifs, etc.).

Prendre au sérieux le fait que ce mouvement est un rassemblement de place, c'est admettre que la présence, aussi discrète, distraite ou ponctuelle soit-elle, vaut participation : flâner le long des stands, diffuser auprès d'amis ou de collègues des mails, photos ou vidéos. Certains viennent pour la première fois, parfois de loin, « pour regarder », se tenir au courant, ou pouvoir dire qu'ils y ont été ; d'autres viennent observer, explorer, voir s'ils peuvent être saisis par le mouvement, être utiles. Deux enquêtés sur trois ont apporté du matériel ou des denrées, donné de l'argent, pris la parole en Assemblée générale ou participé à une commission. La participation active et assidue aux commissions (prise de note, statut de « référent ») peut aussi devenir un engagement à temps plein. Près de 10 % des enquêtés sont même devenus des quasi permanents, qui se rendent à la République tous les jours. En leur sein, les mondes professionnels associés au numérique et les ouvriers sont sur-représentés. Un phénomène sans lendemain ? Il est étonnant que, pour être jugée utile, l'ouverture d'espaces de débats citoyens sur les affaires communes doive promettre de déboucher sur autre chose qu'elle-même. Comme si la politique ne valait qu'à l'horizon d'un but, l'accès au pouvoir et ses échéances électorales. C'est d'autant plus étonnant que le goût du politique et la participation à la gestion des affaires communes sont ce dont on déplore souvent le supposé reflux. S'agissant du devenir de Nuit Debout, seules 20 % des personnes enquêtées les 28 avril et 11 mai ont déclaré souhaiter la transformation en parti politique. Beaucoup hésitent, tiraillés entre le désir « que cela prenne forme », le refus des formes partisanes déjà connues, et le sentiment que l'exploration doit encore se poursuivre.

Une impossible lutte globale ?

C'est là un autre préjugé : l'insistance sur « le commun » entraverait l'extension du mouvement et la construction de revendications. Pourtant, la pluralité des causes et des positions, la difficile réductibilité à l'unité ou l'homogénéité militante, avec les tensions qu'elles entraînent, sont aussi une caractéristique positive du mouvement. Notre matériau montre une formidable capacité à faire coexister des références politiques et culturelles diverses, allant du poète Aragon à Mère Teresa ou Coluche, en passant par les chanteurs Brassens, Renaud, Bob Marley, Barbara, Léo Ferré, les films « Merci Patron ! » et « A la recherche de Vivian Maier », ceux de Ken Loach et de Jean-Luc Godard, les essayistes Naomi Klein et Stéphane Hessel, les économistes Adam Smith et Karl Marx, le pédagogue Célestin Freinet, la féministe Christiane Rochefort, les écrivains Guy Debord et Jack London, l'écologue Karl Möbius, l'homme politique Léon Trotsky, le mathématicien Grigori Perelman, les sociologues Pierre Bourdieu et Frédéric Lordon, le journaliste Aymeric Caron, et une multitude d'autres... Certaines de ces références sont déjà internationales, et la posture revendicative les traverse largement. De plus, si les horizons se situent presque toujours à gauche, malgré une déception générale à l'égard de l'actuel gouvernement, on rencontre jusqu'à des élus locaux de partis de droite. Une sympathie en marche !

A Paris, les publics de Nuit debout sont donc bien plus variés qu'on ne l'a dit. Ils ont en partage des formes de participation citoyenne diversifiées – l'écoute des autres et l'imagination d'un avenir commun n'étant pas des moindres. Une limite à l'extension du mouvement réside probablement dans la perception qu'en ont ceux qui se contentent de descriptions univoques. Voulant clore la question de ce qu'il est, ils s'interdisent la possibilité d'être surpris par le mouvement. Au contraire, ceux qui s'engagent le plus sont ceux qui ont choisi de payer de leur personne pour infléchir la réponse à cette question. D'autres, quoique sympathisants, n'osent pas venir faire l'expérience, parfois parce qu'ils ne s'en sentent pas la capacité. Car, au-delà d'une disponibilité temporelle, beaucoup évoquée dans les médias, c'est aussi une capacité proprement physique, comme le raconte avec humour cette dame âgée croisée sur la place, qui regrette de ne pas pouvoir concrétiser son engagement à hauteur de sa sympathie pour le mouvement : « *Vous êtes là pour Nuit debout ? - Oh oui, j'aimerais bien, j'aimerais bien... Mais je suis trop vieille, moi, vous savez ! Je ne peux pas rester debout comme ça si longtemps !* »